

THEATRE
NATIONAL
DE LA
CÔTE D'AZUR
DIRECTION JORGE LAVELLI



le cahier

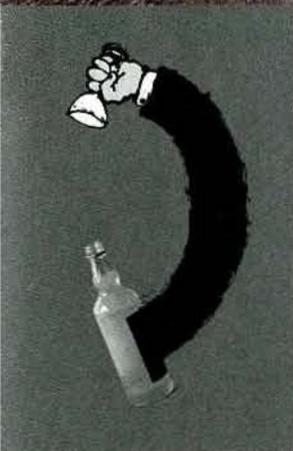
Tony Kushner

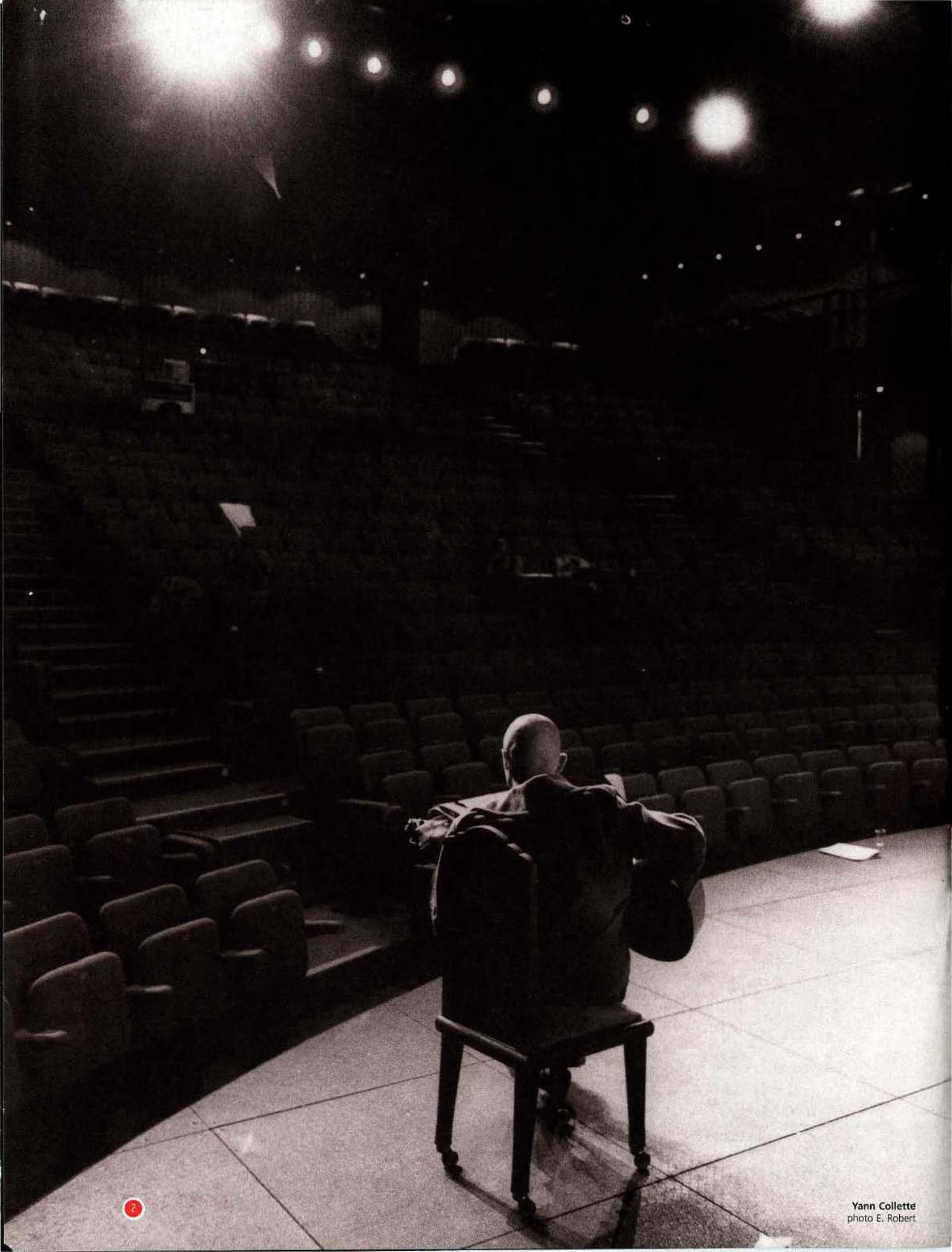
Slaves !

Réflexions sur les Éternels
Problèmes Posés par la Vertu
et le Bonheur

mise en scène

Jorge Lavelli





page 5 **Jorge Lavelli**

Entretien

Slaves !, une tragédie de notre temps

page 11 **Annabel Poincheval**

• Impressions de répétitions

Un théâtre au mois d'août

s o m m a i r e

page 15 **Tony Kushner**
Le Théâtre de l'Utopie

page 19 **Frédéric Maurin**
A vif

page 22
• Repères historiques
de l'URSS

page 24
• Histoire résumée
de la Perestroïka



Jorge Lavelli
photo L. Lot

page 26
Générique

page 27
Distribution technique



Entretien avec Jorge Lavelli



Luc-Antoine Diquero
photo L. Lot

Slaves !, une tragédie de notre temps

Dans L'Amour en Crimée, que vous avez créé à la Colline en 1994, Slawomir Mrozek mettait en scène le destin de la Russie au XX^e siècle, en "empruntant" des personnages au théâtre de Tchekhov, pour les confronter à la glaciation du début de l'ère stalinienne, puis au chaos de la société "libérale" d'aujourd'hui. C'est aussi le sujet que traite, d'une toute autre manière, l'auteur américain Tony Kushner dans Slaves !

Kushner a pris comme point de départ un lieu et une date très précis de l'histoire de la Russie : nous sommes au Kremlin en 1985, au moment où le processus révolutionnaire engagé depuis le début du siècle est terminé, ankylosé dans la bureaucratie, et où la prochaine arrivée de Gorbatchev crée l'espoir d'une certaine ouverture, d'une certaine liberté, peut-être de l'invention d'une démocratie à l'intérieur d'un système rigidifié...

Au premier acte, la pièce met en scène les diverses réactions que suscite, à l'intérieur de la sphère du pouvoir, cette perspective de changement. Les personnages sont des entités plus que des personnages au sens psychologique du terme : ils existent avant tout à travers des discours, qui représentent les tendances ou les courants que la démocratisation du système est en train de libérer, et qui s'affrontent comme sur un échiquier.

Antediluvianovitch, "le plus vieux des bolchéviques", incarne les valeurs de l'origine de la révolution ; mais ce conservateur pourrait se sentir encore mobilisé si, à l'intérieur du marxisme, se présentait une alternative théorique claire, cohérente, qui ne conduise pas au chaos ou à la contestation. C'est le personnage le plus léniniste de la pièce - un léniniste d'avant la mort de Lénine : il recherche un lien avec le début de la révolution, convaincu que dans la pureté de la doctrine, on peut encore puiser quelque chose qui éclaire la société d'aujourd'hui.

... / ...

Le deuxième acte semble se situer sur un autre plan, et raconter une histoire dont les enjeux seraient différents...

Il est centré sur les relations amoureuses, sur le désir, sur la quête du bonheur, stimulée par l'alcool, qui lie les personnages, et les incite à la confession, aux sentiments, à la passion. Popolitipov aime Katarina, gardienne d'un musée dans lequel on conserve les cerveaux des grands révolutionnaires, qu'il a trouvée dans la rue : elle représente une génération de jeunes qui a déjà pris une distance par rapport à la rigidité du système, qui affirme sa liberté, et sa marginalité, y compris sexuelle.

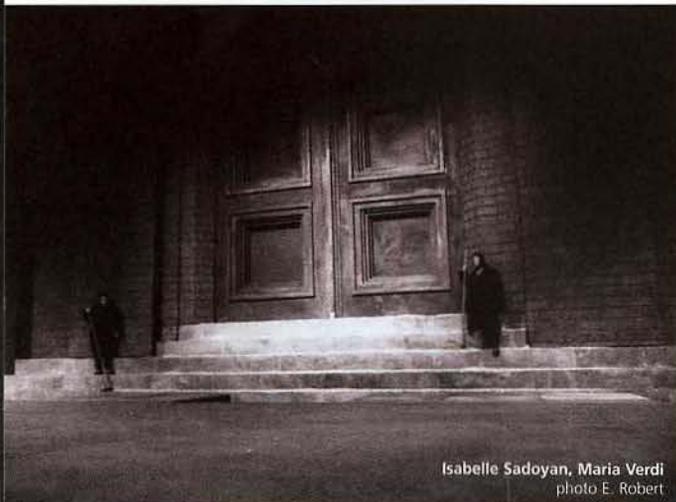
Katarina aime Bonfila, une jeune pédiatre, cancérologue, qui a une formation scientifique et civique très poussée : c'est la descendante d'un grand compagnon de Lénine, qui a conscience des enjeux de la révolution, tout en commençant à prendre ses distances par rapport à elle. Son désarroi se traduit dans la grande prière laïque qu'elle adresse à Lénine : à l'esprit révolutionnaire par excellence, elle demande comment résoudre la situation chaotique dans laquelle elle se trouve, comme les autres personnages, comme le pays tout entier..

Le troisième acte se concentre sur l'une des conséquences les plus connues, depuis Tchernobyl, de ce chaos : les risques de l'atome.

Cet acte met en scène la tragédie du viol de la nature, de la transgression de ses lois, de l'incapacité à maîtriser la science : tous ces dangers sont incarnés par Vodya, une petite fille muette, victime des conséquences des radiations atomiques sur la troisième génération.

Elle est soignée par Bonfila qui, victime de la vengeance de Popolitipov, a été exilée en Sibérie, et sort de cette épreuve mûrie, plus consciente : après avoir cherché les raisons de la multiplication des cancers chez les enfants, elle se sent rattachée à ce malheur, qui peut lui donner une raison d'être, de s'ouvrir à l'autre, de rester en accord avec ses principes, ceux d'un socialisme un peu utopique. C'est le personnage le plus sympathique de l'oeuvre : elle équilibre ce tableau très sombre, lui donne une certaine harmonie, l'empêche d'être totalement négativiste.

... / ...



Isabelle Sadoyan, Maria Verdi
photo E. Robert

Elle pourrait être le porte-parole de Kushner ?

Kushner qui s'interroge ici, comme le dit le sous-titre de la pièce, sur "Les Eternels Problèmes Posés Par La Vertu et le Bonheur", ne donne pas de réponses ; mais il est certain que, comme Bonfila, il pense que cette recherche passe par celle d'une société meilleure ; il est certain qu'il croit encore à certaines valeurs du socialisme, et qu'il retient du léninisme les éléments les plus constructifs : comment partager le bonheur, le savoir, les richesses ?

Même si les conditions ont changé, il peut donc reprendre à la fin de la pièce la question qui sert de titre au livre de Lénine. "Que faire ?" : cette question se pose à nouveau, un peu comme elle s'était posée au début du siècle. Que faire, face à une société en plein chaos, où règne l'irresponsabilité scientifique et politique, où se sont perdus le sens de la solidarité, et les valeurs humanistes... La pièce condamne à la fois ce capitalisme en expansion, le système déshumanisé du "chacun pour soi", et un "socialisme réel" qui a échoué pour des raisons qui ne sont pas directement analysées dans la pièce, mais qui sont tout de même soulevées.

Il s'agit donc d'abord d'une pièce dialectique ?

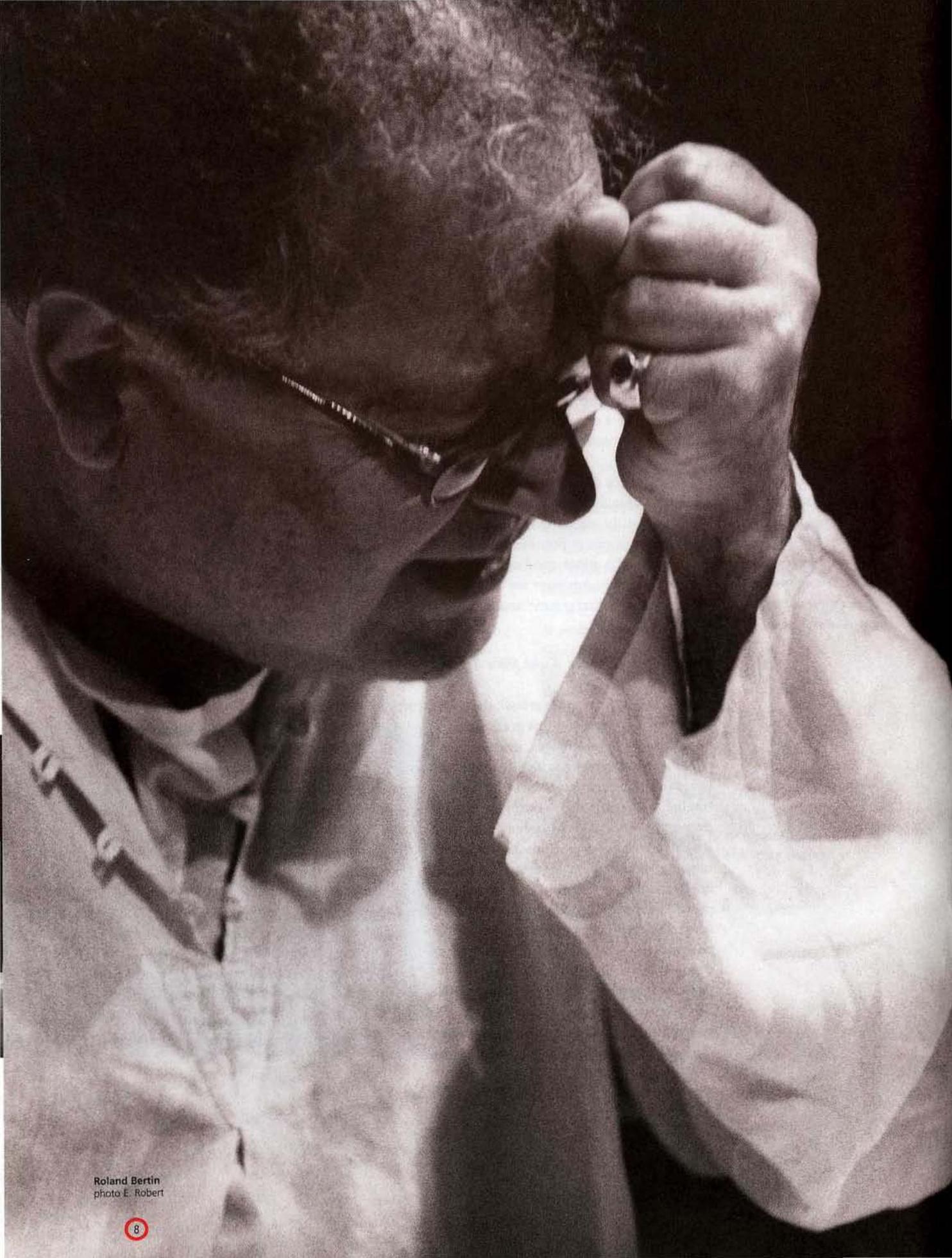
Le jeu dialectique y est essentiel, dans un esprit qui n'est pas étranger à celui de Brecht ; mais il est toujours porteur d'une grande théâtralité. Ce combat d'idées est rempli d'une énergie qui anime tous les personnages, jusque dans l'agonie (j'ai tout de suite écarté la lecture naturaliste qui aurait consisté à faire jouer ces vieillards par des acteurs âgés...), donc nourri par l'émotion sans laquelle la pièce ne serait qu'un cours d'histoire. Kushner présente l'homme dans sa totalité, y compris dans ses rêves, ses désirs intimes ; il montre à la fois la réalité et l'introspection, les idées et les passions - les idées comme passion.

Il a donc créé une forme proche de la tragédie telle qu'on peut la comprendre aujourd'hui. On retrouve dans *Slaves !* les éléments fondamentaux de la tragédie : les passions, amoureuses et intellectuelles, le discours et la dialectique, mais aussi l'ambition, la faute, la présence de la mort, l'idée d'une certaine fatalité - et jusqu'au chœur tragique, représentant de la Cité, incarné par les deux babouchkas... Tous ces éléments sont inscrits dans une structure très forte, un parcours qui nous mène du bas vers le haut, de la rue du prologue au Ciel de l'épilogue (mais c'est un Ciel noir, peut-être lui-même pollué...) ; et ils sont portés par un langage d'une grande liberté, et en même temps d'une extrême rigueur. J'aimerais que l'espace de la représentation restitue cette tension tragique entre la monumentalité du lieu, cette "fantasmagorie" du système socialiste soviétique qui constitue la toile de fond de l'histoire, et ces personnages qui s'agitent, minuscules, et agonisent devant nous...

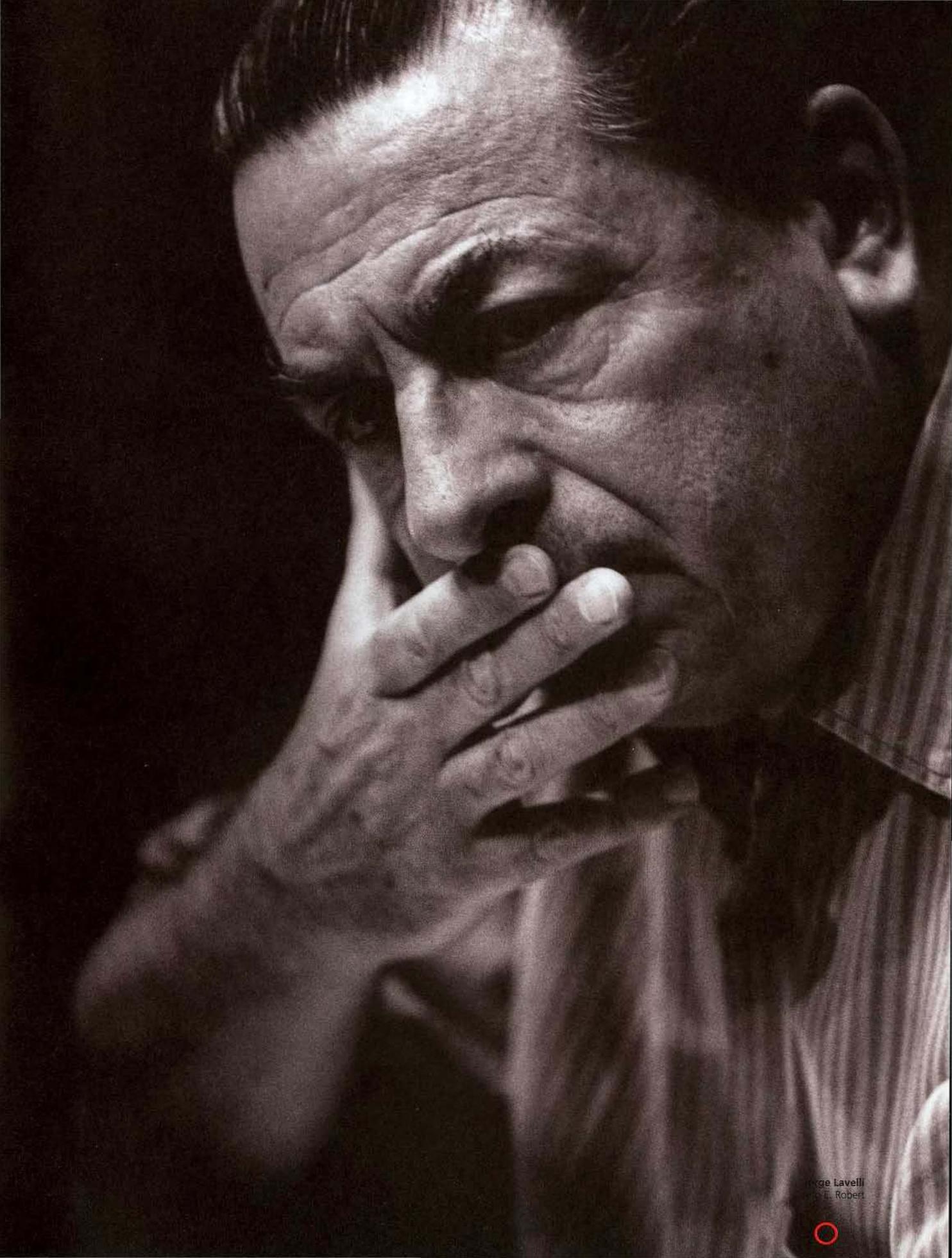
Propos recueillis par **Alain Satgé**



Isabel Karajan, Isabelle Carré
photo E. Robert



Roland Bertin
photo E. Robert



George Lavelli
and E. Robert





Isabel Karajan, Isabelle Carré, Jorge Lavelli
photo L. Fot

Annabel Poincheval

Il avait commencé à
écouter les autres ?
Il avait essayé de
comprendre ce que
cela signifiait ?
Il avait essayé de
comprendre ce que
cela signifiait ?
Il avait essayé de
comprendre ce que
cela signifiait ?

Impressions de répétitions

Un théâtre au mois d'août

L'univers de Kushner, jeune Américain attiré par la contradiction, vacille sans pudeur entre l'actualité crue, sans pitié pour nos "âmes sensibles", et un rêve peuplé de symboles, d'idéaux, d'hallucinations. A les lire, on croirait que ses textes vont simplement nous dépeindre des vies difficiles, des morceaux d'histoires individuelles ou collectives, implantées dans des lieux existants. Peu à peu, imperceptiblement parfois, Kushner glisse quelques visions d'un monde parallèle qui s'installe finalement et nous surprend par son incroyable naturel : ces moments de "délires" deviennent révélations.

On doit pourtant passer par des transformations et prises de conscience pour en arriver à l'hypothétique paradis artificiel. Très vite, l'évidence de la dimension politique de *Slaves !* ouvre les débats : les premières lectures s'achèvent sur des discussions où Aragon, Genet, Gide, Brecht, Tchekhov ou Dostoïevski rencontrent Eltsine, Gorbatchev, Lénine ou Béria. Les uns racontent, les autres apprennent ; nous voici donc bien au Théâtre. Chargés de morceaux d'Histoire, de faits politiques, de bruits de catastrophes, nous commençons les répétitions.
... / ...



Maria Verdi, Isabelle Carré, Jorge Lavelli, Axelle Grelet, Jean-Claude Jay
photo L. Lot

Pierre-François Brodin
Yann Collette
Isabel Karajan
Alain Dufourg
Antonio Lagarto
Tibawi Azem
Jorge Lavelli
Luc-Antoine Diquero
photo L. Lot



Privilège de débiter la saison, tout commence dans le grand théâtre, après deux ou trois lectures en salle de répétition. Sur le plateau, le décor presque achevé attend les derniers réglages. Décorateur et techniciens s'affairent depuis le début de l'été pour modeler l'espace, organiser les rouages qui feront apparaître les éléments comme par magie, créeront des

ambiances successives par de simples déplacements de panneaux. L'image est implantée, reste à l'animer. Apprivoiser les grands murs mobiles, les portes gigantesques, les marches imposantes : un espace qui s'ouvre ou se réduit à volonté, boîte gigogne réservant aux représentants du pouvoir la plus petite estrade - la plus haute aussi - et l'avant-scène aux faits implacables de la réalité.

Dès le prologue, dans lequel deux babouchkas balaiant la neige, se soucient plus des événements politiques que de leur tâche ingrate, l'économie des gestes s'impose. Nous entrons dans un monde ankylosé par un pouvoir statique. L'apparition de deux apparatchiks, qui sortent de sous la scène comme du fond des temps, confirme la lenteur initiée. D'autres dirigeants viendront envahir le plateau complétant cette troupe de clowns tristes : aveugles ou sur le point de le devenir, plus ou moins valides, hantés par des visions surnaturelles ou par leur fonctionnement organique non conforme aux pensées marxistes, chacun va devant nous faire son numéro. Leurs infirmités respectives étalent le temps de l'"action", ralentissent la marche de l'Histoire ; l'agitation soudaine des plus âgés d'entre eux leur sera fatale et tous quitteront la piste rouge et verte pour laisser place aux amours impossibles de la veilleuse de nuit d'un lugubre centre de recherche.

Torpeur, ennui, jeux malsains, la mise en scène montre l'état alangui de toute une population vouée à imiter ses dirigeants dans l'inutilité des diverses tâches : balayer la neige à Moscou en hiver, gouverner un pays sur des principes politiques caducs, surveiller des cerveaux morts enfermés dans des bocaux, soigner des gens atteints de maux incurables... peut-être peut-on y voir une parodie de la création : un spectateur égaré au mois d'août dans un théâtre ne trouverait-il pas étrange le travail de répétitions, cette cérémonie du recommencement ?

C'est pourtant dans la répétition que se crée le sens. Chaque acte est morcelé en scènes par l'auteur ; chaque scène est encore divisée en périodes par le metteur en scène, chaque période est à son tour partagée en petits bouts.

Le travail consiste alors à envisager l'ensemble du texte - on arrive déjà à la fin de la pièce après deux semaines de travail - puis on remonte le temps, revient au début en se souciant du signe : détails de langage (faut-il que les babouchkas - au langage volontairement châtié - marquent les liaisons ?), utilisation des costumes (les apparatchiks doivent-ils porter leurs épais manteaux à l'intérieur du Kremlin ?), importance de chaque bruit (les balais à neige sur les marches du palais) et autres petits aspects qui, sans apparaître avec évidence au public, donneront un véritable relief aux personnages. Il s'agit de définir les caractères, donner des points de repère aux comédiens qui bâtiront des logiques de jeu. Cette recherche, guidée par les indications de Lavelli, s'effectue selon les personnalités de chacun : il faut du temps et du travail réfléchi pour l'un, un autre se lance entier dans le défi pour rectifier son essai à chaque reprise, un autre encore perfectionne une esquisse petit à petit. La méthode est apparemment simple : ne jamais superposer deux intentions, ne pas anticiper une action, savoir exactement ce que l'on veut dire afin que ce soit "propre". Parfois, le metteur en scène interrompt le jeu : "Que signifie pour toi ce geste ?"...



Alain Dufourg, Jorge Lavelli



Isabelle Carré, Jorge Lavelli
photos L. Lot

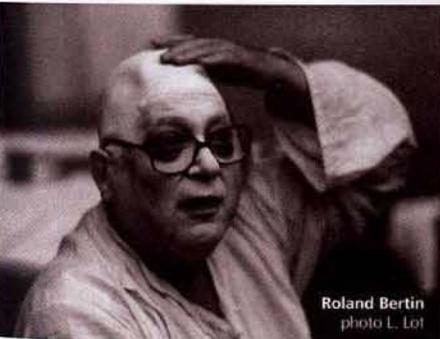
Le plus souvent, il regarde, écoute, assis au milieu de la première rangée. Seule sa main, posée sur le dossier voisin, paraît animée : elle se contracte, s'étire, se détend, se ferme suivant le rythme des phrases. Le respect du texte - de temps à autre, la voix ferme et grave de Dominique fuse de la pénombre pour rectifier une parole - reste le fil conducteur du travail : le sens des mots, de leur forme écrite (pourquoi ces italiques, pourquoi ces majuscules...?) provoque parfois des arrêts afin d'établir tous les possibles et éclaircir la volonté précise de l'auteur.

On ne peut l'approcher qu'en conscience de la globalité de la pièce, des autres écrits de Kushner, de l'histoire, de la politique...

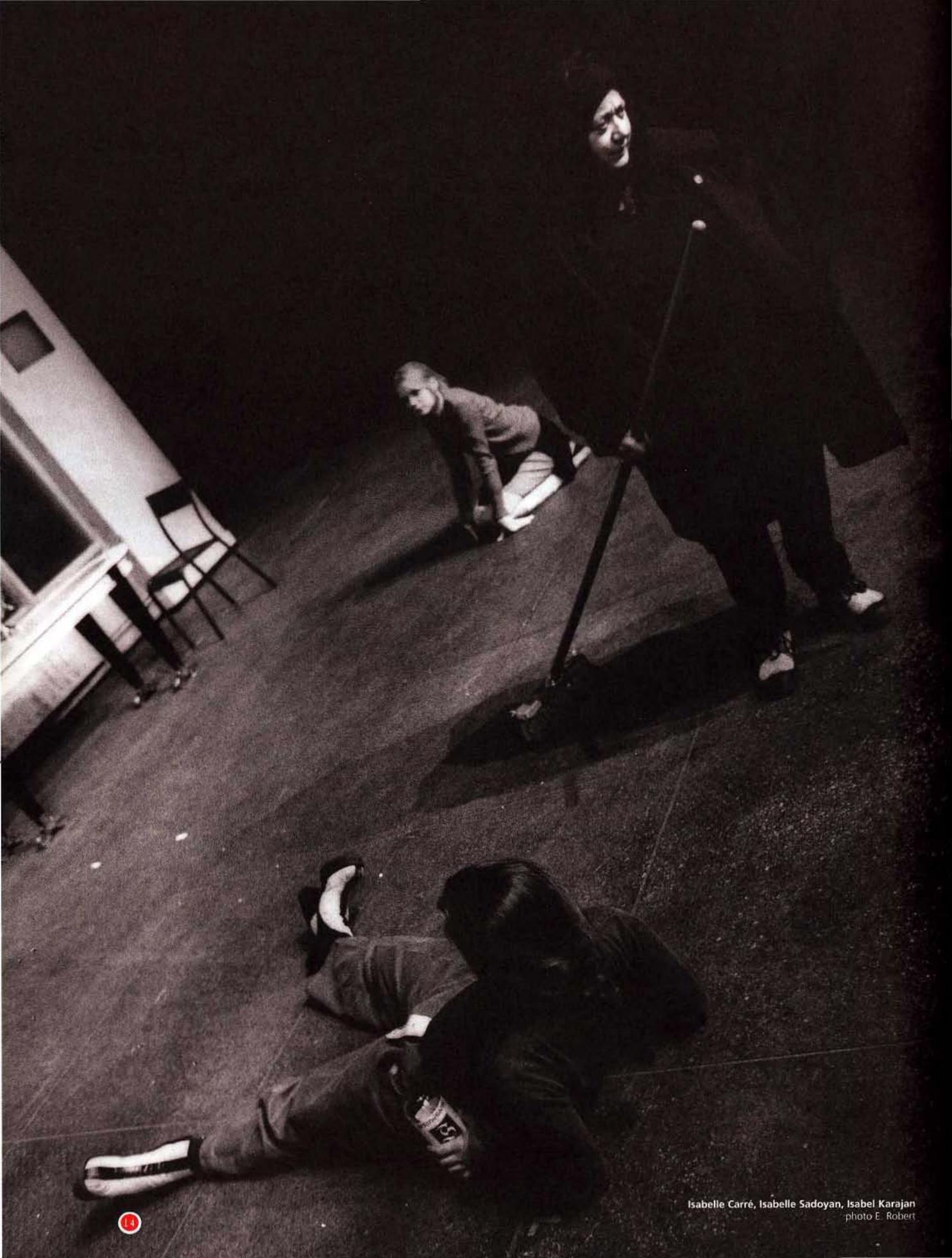
Une foule de paramètres que l'on évacue au moment de jouer, mais dont on se nourrit au fil des répétitions. C'est certainement toujours le cas, mais ici, la proximité de l'époque et la gravité des thèmes nous incitent à en savoir toujours plus : cette histoire est la nôtre.

Bientôt, les éclairages façonneront les ombres des personnages, les costumes créeront des silhouettes nettes, les voix-off et musiques viendront lier ce travail quelque peu abstrait pour un novice. Une cohérence de tous les instants tant répétés, vus, entendus, donnera toute sa dimension au spectacle, un liant secrété en secret, dans ce théâtre au mois d'août.

Annabel Poincheval



Roland Bertin
photo L. Lot



Isabelle Carré, Isabelle Sadoyan, Isabel Karajan
photo E. Robert

Tony Kushner

Roland Bertin, Axelle Grelet,
Luc-Antoine Diqero
photo E. Robert



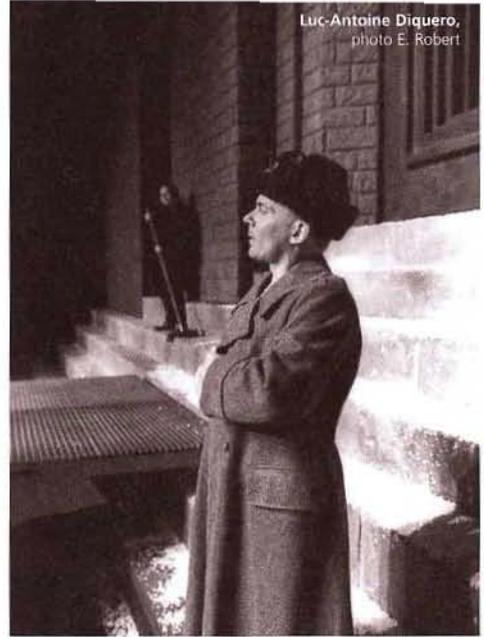
Le Théâtre de l'Utopie

Ah ! Pourquoi essayer de parler du Théâtre de l'Utopie, ou même de quoi que ce soit touchant à l'Utopie, lorsqu'il suffit de lire le journal pour voir tout espoir réduit à néant ? Si vous n'êtes pas sot, ni fondamentalement malhonnête, indifférent, ou myope, au point de mériter ce qui va arriver, vous voyez bien que l'espoir s'est transformé en torture de sorte que maintenant, le désespoir serait une libération. Quelqu'un croit-il encore vraiment que le monde est perfectible, qu'on peut le purifier, ou même l'améliorer ? Nous sommes à la veille d'effectuer un retour en arrière, une de ces régressions d'un siècle que nous faisons de temps en temps, marchant à l'aveuglette vers les années les plus noires du dix-neuvième siècle, nous arrangeant pour oublier en chemin les meilleures leçons que nous pouvions apprendre, démontrant ainsi que la race humaine n'a fait de progrès que dans sa déjà prodigieuse capacité à être brutale et insensible.

Le Théâtre de l'Utopie ? Les représentations seront très longues. Peu importe car les gens n'auront plus à travailler. Une seule représentation pourra durer des jours voire des semaines. En certains endroits du monde, elles dureront des années ; des cultes, des civilisations même, s'organiseront autour d'elles.

... / ...

Comme l'idée de travail, ou de son partage, sera dépassée, il n'y aura probablement ni acteurs ni public, ni artistes ni spectateurs. Ces représentations se développeront grâce à une combinaison excessivement complexe entre tradition et spontanéité, participation et observation, intelligence et impulsions. Il y aura beaucoup de règles, mais ignorer ces règles - rester en marge - ne sera pas un handicap ; au contraire, les marginaux bénéficieront d'une attention particulière. J'espère tout de même qu'il restera de grandes divas. Ce sera nécessaire car, sans culte, il n'y a pas de théâtre. Chacun sera peut-être une diva. Voyager sera nécessaire ; on ne finira jamais où on a commencé, d'ailleurs on ne saura même plus où on sera ; et peu importe. Certaines représentations s'épanouiront sur la terre entière. Il n'y aura ni billets ni critiques.



Ce ne sera pas aussi "cliché" que nous pourrions le craindre. Puisque le quotidien aura été débarrassé de ses problèmes de survie et de la quête angoissante des produits de base, le Théâtre de l'Utopie pourrait être, s'il ne l'est déjà, plein de conflits, de difficultés, de sang, d'agonie et aux

goûts sexuels probablement très érotico-excentriques ; bien que, s'il n'y a plus de publicité ou de tentations à la consommation, y aura-t-il encore du fétichisme autour du sexe ? Ce serait déprimant de penser que cela n'existerait plus !

Et ce serait dangereux... Peut-être même mortel, comme le sont, si l'on en croit les anthropologues, les batailles rituelles des indigènes Papous en Nouvelle Guinée. La guerre sera certainement un sujet récurrent, si le Théâtre de l'Utopie a encore des sujets. Peut-être que les sujets et les objets seront alors dissous dans la Fluidité Universelle ? La fluidité deviendra un aspect des choses : beaucoup de liquides et de solides avec toutes sortes de consistances entre les deux. On servira de la nourriture, des produits sanguins seront échangés et les fonctions essentielles du corps feront partie de l'action. Cela ressemble-t-il un peu trop aux années soixante ? Les années soixante étaient peut-être l'Utopie. Ou du moins ce que nous pouvons espérer de plus proche. Et on s'est raté ! Nous avons laissé passer notre chance avant de tenter de la perfectionner, avant l'arrivée du Messie. Si le Sommeil de la Raison peut engendrer des monstres, est-ce que le Théâtre de l'Utopie peut engendrer un Nixon ?

Si l'État disparaît vraiment, le Théâtre de l'Utopie deviendra l'État ; si l'État ne disparaît pas, le théâtre sera sa plus grande menace. Comme l'État devrait être pour le moins juste (si nous parlons vraiment de l'Utopie), il sera capable d'affronter tous les dangers. Il deviendra un corps civique assez souple pour être capable de procéder aux changements inconstants que le Théâtre de l'Utopie ne manquera sans cesse d'exhorter et d'inspirer. Mettant de côté la sentimentalité, le Théâtre de l'Utopie prouvera que la race humaine est adaptable et apte à changer.

... / ...

Richard Nixon :
Président républicain
des États Unis d'Amérique
de 1969 à 1974,
année où il démissionna
à cause du scandale
du "Watergate".

² Newt Gingrich :
Actuel Président
républicain
de la Chambre
des représentants
du Congrès
des États-Unis
d'Amérique.

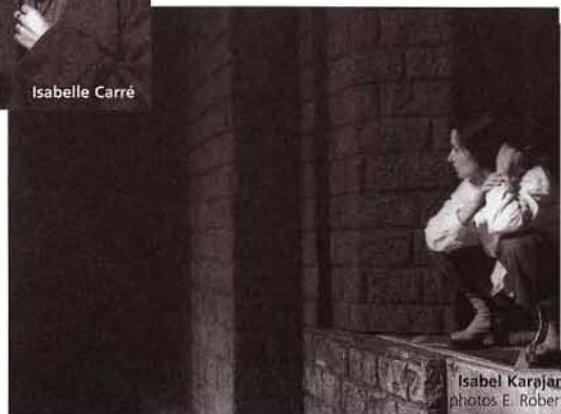
Ce Théâtre nous montrera le chemin. Il ne se laissera pas arrêter par la question de savoir si la vie quotidienne conditionne le caractère ou si le caractère conditionne la vie quotidienne. Au contraire, il produira des surprises qui couperont le nœud gordien, des visions et des hallucina-

tions et de la magie réelle, pas fabriquée. Tout cela ne sera pas nécessairement insouciant. Il y aura de dangereuses confrontations avec l'abîme. En fait, si l'Histoire s'arrête vraiment, le Théâtre de l'Utopie deviendra notre histoire, et si l'Histoire ne disparaît pas, le Théâtre de l'Utopie deviendra une merveilleuse évasion. Le Pardon deviendra possible.

En ce moment, ce que je peux imaginer se rapprochant le plus du Théâtre de l'Utopie, serait d'être assis dans une salle de sport locale entouré de mes amis. En bas, dans l'arène, les juges de la Cour d'Appel du Sixième District (les clowns-assassins-juges de Cincinnati qui ont décrété que les homosexuels ne sont pas une classe sociale identifiable bénéficiant de la protection de leurs droits constitutionnels) sont nus, enchaînés et offerts, un par un, à des gloutons affamés et voraces. A la fin du spectacle, les gloutons auraient un dessert somptueux : la carcasse de Newt Gingrich². Peut-être que, dans le Théâtre de l'Utopie, nous pourrions appréhender tout ceci sous forme virtuelle, grâce à des hologrammes, des électrodes placées sur nos sièges et dans nos vêtements, des drogues appropriées. Grâce au Dolby SSSSuperSurroundSSSSound, les cris de Newt se répercuteront sur les nuages alors que les gloutons le dévoreront. Des jets aromatiques vaporiseront des phéro-hormones de peur dans l'air. Ce sera très excitant, très agréable et pas sain du tout. (Les gloutons sont les membres les plus imposants de la famille des fouines.)



Isabelle Carré



Isabel Karpijan
photos E. Robert

Il y aura des animaux vivants dans le Théâtre de l'Utopie. Ils participeront de leur plein gré car ils sauront que de la nourriture sera servie. La présence d'animaux fera partie du plaisir. Le théâtre nous servira à exprimer d'une part notre rapprochement avec la nature, après notre aliénation millénaire, mais aussi notre horreur de sa cruauté, des tours qu'elle nous joue. De ce point de vue, le Théâtre de l'Utopie sera bien plus lucide que les documentaires de télévision, car il n'y aura pas de narrateur ou même de narration cautionnant quelque idéologie que ce soit.

Il y aura des événements théâtraux traitant des virus et des substances cancérigènes, dont les thèmes principaux seront la victoire ou la défaite. Ils seront particulièrement populaires dans les anciennes zones urbaines, qui seront alors appelées "Zones sans Ozone", et qui ne seront visitées que de temps à autre pour revivre les anciens cauchemars, pour ne pas oublier.

Le mauvais théâtre sera punissable de mort, bien que naturellement le monde sera trop civilisé pour faire exécuter les peines. Beaucoup seront condamnés.

Tony Kushner

Traduction **Pascal Guillaux**
pour **Cooke and Jones**



Isabelle Sadoyan, Isabel Karajan, Isabelle Carré,
Dominique Poulange, Jorge Lavelli
photo E. Robert

Frédéric Maurin



Jorge Lavelli
photo F. Robert

A vif

C'est un nouveau jeune homme en colère, Tony Kushner, ou du moins un sujet à l'épiderme sensible. Dans la fièvre réactionnaire qui s'empare de l'Amérique, les questions du socialisme et de la libération homosexuelle le démangent avec la même insistance : il a un jour défini le rapport entre les deux comme «une irritation de la peau» et égratigné, dans l'un et l'autre cas, le sacrifice d'une ambitieuse «politique visionnaire» à de piètres applications «pragmatiques». De prurits en écorchures et d'écorchures en escarres, il rouvre des plaies au théâtre, des plaies qui ont du mal à cicatriser malgré les noirs bandages d'un humour féroce et quelques pointes satiriques moins efficaces que des points de suture.

... / ...

Après la tragédie du sida dans la «fantaisie gay» d'*Angels in America*, se noue dans *Slaves !*, en coda plutôt qu'en contrepoint, le drame des «problèmes» insolubles — autant qu'«éternels» — de «la vertu et du bonheur». A preuve de

la complémentarité entre les deux pièces, et bien qu'entre-temps la tornade épique se soit apaisée en remous de vaudeville, *Slaves !* récupère et développe la première scène de *Perestroïka*, tisse dans sa trame le fil d'une autre liaison homosexuelle, déroulée au féminin cette fois, et stigmatise pareillement l'incurie des gouvernements et les menaces qu'elle fait peser sur l'homme. Ce sont à présent les radiations nucléaires qui sont en cause, et non plus les ravages du V.I.H., mais la petite Vodya rappelle Prior, cet ersatz de Tirésias qui perdait la vue avant la vie dans *Angels* : frappée de mutisme comme la Catherine de Brecht, elle meurt, elle, à l'âge de huit ans, sans que les appels découragés de sa mère aient été entendus.



Jorge Lavelli, Jean-Claude Jay



Maria Verd
photos E. Robert

La scène se passe en Russie, c'est-à-dire partout. Partout où le réel dément, ou dévoie, l'utopie pourtant raisonnable de procurer aux hommes de la joie de vivre. Partout où il ne leur reste plus que l'alternative du désespoir, ce «péché» dont Tony Kushner s'avoue coupable, et de l'ironie, cette tentative elle-même désespérée d'expiation. L'idéal socialiste a échoué dans les faits, et quand bien même les faits n'auraient pas le pouvoir d'apposer un C.Q.F.D. définitif sous cet échec, ni par suite sous les avancées soi-disant inévitables du capitalisme, c'est à la tendance Groucho du

marxisme qu'il revient de détendre l'atmosphère, de conjurer d'avance «l'ère de l'ennui», en confiant à la bouffonnerie des personnages et au burlesque des situations le soin de ridiculiser l'idéologie et son arsenal de tensions dialectiques (la théorie et la pratique, le cœur progressiste et l'esprit conservateur, etc.). Effrayé à l'idée de cautionner une aventure dont il ignore l'issue, Antedilluvianovitch Prelapsarianov, cet homme d'avant le déluge et d'avant la Chute, ce Mathusalem à la puissance seconde, commence par mourir de trop parler ; un autre apparatus-chik, Upgobkin, le suit au Paradis du «Jamais plus», mais à force de trop vouloir sauter dans l'inconnu, quant à lui, pour faire vite advenir le monde nouveau. Au carrefour du présent, ni la nostalgie ni l'impatience ne sont des vertus. Et la quête du bonheur manque son but.

... / ...

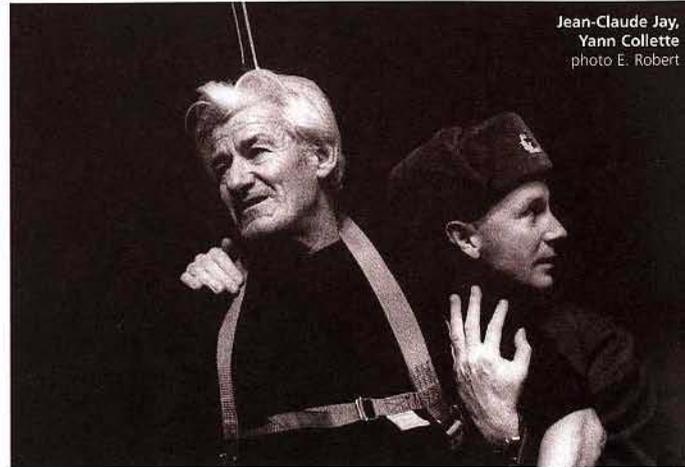
Au deuxième acte, l'action se déplace dans les «Archives Pan-soviétiques des Recherches sur le Matérialisme Cérébro-Céphalogénétique Historico-Biologique» (sic : une grande partie de la pièce doit d'ailleurs se lire ainsi, entre des guillemets qui préservent la cocasserie sous l'invraisemblable devenu réalité). Et les personnages d'identifier tour à tour le génie de l'âme slave au fantastique, à la douleur, à la tristesse, à l'endurance, à la naïveté et au patriotisme, selon une formule énumérative qui s'attache également à l'impuissance des temps de crise et aux ressorts d'un certain comique. Clichés retournés contre eux-mêmes, métaphores filées jusqu'à l'absurde, envolées escaladant les degrés histrioniques de l'hyperbole à l'hystérie : la langue flamboie dans la rhétorique et se consume dans un mélange détonant de grotesque et de pathétique.

La dérision ne suffit pourtant pas à camoufler le désarroi, qui continue de percer à vif devant l'impasse où a conduit le passé et la dégradation où s'abîme

l'avenir. Le changement est tout à la fois nécessaire et improbable, on veut y croire mais on ne peut s'empêcher de le craindre. Changer, soit ! Mais comment, si l'imagination défaille ? Et pour quoi, si la nouveauté n'est pas indice de qualité ? Que faire, demandait déjà Lénine ? A quel saint se vouer quand son culte s'est vidé du légitime espoir qui avait fait surimprimer son image sur l'icône de Serge de Radonesh, et quand la seule prière miraculeusement exaucée a pour enjeu une bouteille de vodka permettant de surseoir à la lucidité ? Il n'est pas jusqu'au paradis, ce lieu «sombre et à l'abandon», qui ne fasse plus illusion ni envie. Croasse le corbeau d'Edgar Allan Poe : le statu quo reprend ses aises, et l'amertume, ses droits.

Sans dédaigner pour autant de divertir le spectateur, Tony Kushner répond à la visée benjaminienne de «brosser l'histoire à rebrousse-poil» et adapte à ses besoins la forme brechtienne de la parabole, avec ses incitations à la prise de conscience, voire à l'action. C'est ainsi qu'il fait renaître — et reconnaître — un art politique sur la scène américaine. Il assure la jonction entre les mille feux souvent frileux de Broadway, où *Angels in America* a tenu l'affiche de longs mois, et les prises de position volontiers radicales, sinon extrémistes, des milieux expérimentaux, où *Slaves !* a été joué à guichets fermés. Par-delà la génération moins engagée des Sam Shepard et David Mamet, il prend la relève des écrivains du Vietnam comme David Rabe, et accompagne, de façon peut-être plus complaisante mais aussi fervente, d'autres artistes tels le regretté Reza Abdoh et le bouillonnant Peter Sellars dans leur volonté de redonner de toute urgence au théâtre sa vocation de «service public».

Frédéric Maurin



Jean-Claude Jay,
Yann Collette
photo E. Robert



photo E. Robert

Repères historiques de l'URSS

1917 • Révolution d'octobre, victoire des bolcheviques.

1918 • janvier : proclamation de la République socialiste fédérative de Russie. Vladimir Ilitch Oulianov, dit **Lenine** est le président du Conseil des commissaires du peuple jusqu'en 1924 et le président du Bureau politique du parti communiste.

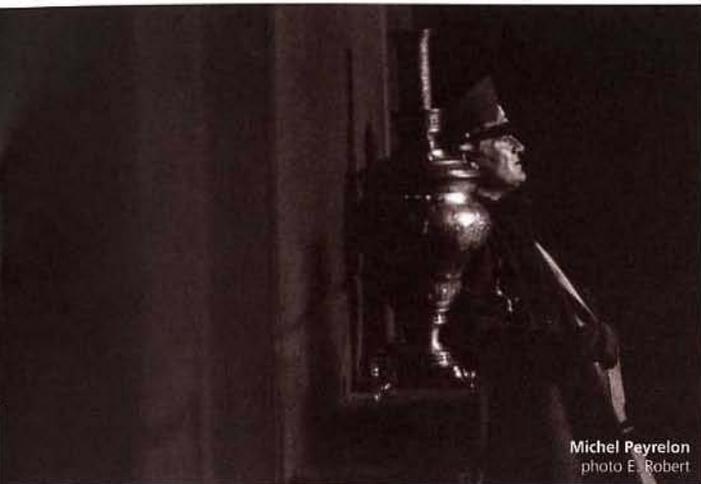
1918 • Guerres civiles, formations de l'armée rouge et d'armées blanches. Nationalisations et socialisations.

1919 • Création du Komintern.

1920 • Indépendance des états baltes et de la Finlande.

1921 • Application de la nouvelle politique économique (N.E.P.).

1922 • Création de l'Union des républiques socialistes soviétiques. **Staline** devient secrétaire général du parti communiste (jusqu'en 1953).



Michel Peyrelon
photo E. Robert

- 1924** • Mort de Lénine.
- 1929** • Premier plan quinquennal. Début de la collectivisation massive des terres.
- 1934** • Admission de l'URSS à la Société des Nations.
- 1935/39** • Grandes purges staliniennes.
- 1939/40** • Annexion, entre autres, de la Pologne orientale et des Etats baltes.
- 1941/44** • Invasion puis défaite allemandes.
- 1945** • Conférences de Yalta puis de Potsdam qui reconnaissent à l'URSS une zone d'influence dans l'Europe de l'Est.
- 1948** • Crise de Berlin, début de la guerre froide.
- 1953** • Mort de Staline. Khrouchtchev devient secrétaire général du parti communiste (jusqu'en 1964).
- 1956** • XXème Congrès du parti : début de la déstalinisation.
- 1957** • Premier Spoutnik.
- 1958** • Khrouchtchev prend la place de Boulganine à la présidence du Soviet suprême.
- 1963** • Pacte de Moscou limitant les expériences nucléaires.
- 1964** • Brejnev prend la direction du parti communiste puis, en 1977, celle du Soviet suprême ; il occupe ces postes jusqu'en 1982.
- 1977** • Adoption d'une nouvelle constitution.
- 1982** • Andropov remplace Brejnev aux deux postes dirigeants (secrétaire général du parti et président du soviet suprême).
- 1984** • A la mort d'Andropov, Tchernenko est élu aux deux postes vacants.
- 1985** • Tchernenko décède à son tour, il est remplacé par Gromyko à la présidence du Soviet suprême, jusqu'en 1988, puis par Gorbatchev qui prend dès 1985 la direction du parti communiste et initie la politique de perestroïka.

Histoire

résumée

de la

Perestroïka

Mars 1985

Après la mort de Tchernenko, Gorbatchev est élu secrétaire général du parti communiste. Il instaure une nouvelle politique qui tend à réformer le programme défini par Khrouchtchev en 1961, et établit trois mots d'ordre : *ouskorenie, glasnost, perestroïka* (accélération, transparence, restructuration). Pour ce jeune dirigeant, la perestroïka est *“la politique qui a pour but d'activer les progrès sociaux et économiques du pays et de créer un renouveau dans toutes les sphères de la vie”*. Elle doit s'effectuer en trois points : l'établissement d'un Etat socialiste de droit, une libération de la presse et de l'information en général, la normalisation des relations avec l'Eglise.

Juin-juillet 1988

Lors de la XIXème Conférence du parti communiste, Gorbatchev propose la création d'un poste de Président de l'URSS élu par un Congrès des députés du peuple, ce dernier issu d'élections libres.

25 mai 1989

Gorbatchev est élu président de l'URSS.

9 novembre 1989

Chute du mur de Berlin.

Janvier 1990

Ouverture du premier Mac Donald's à Moscou.



Roland Bertin

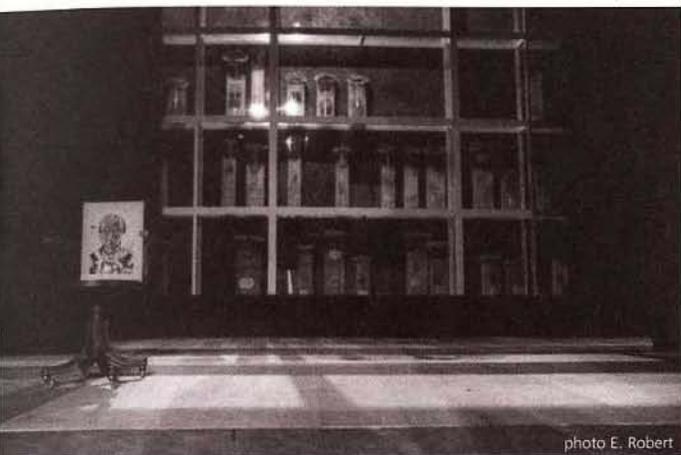


photo E. Robert

Mars 1990

Le Congrès des députés du peuple vote pour l'établissement d'un suffrage universel direct qui est aussitôt mis en place. Gorbatchev remporte de justesse le mandat mis en jeu ; en juillet, il est aussi réélu secrétaire général du parti communiste. La même année, on élit les maires, et plusieurs grandes villes, dont Moscou (avec Boris Eltsine) et Leningrad, se dotent de maires radicaux, issus de scissions au sein du PCUS. Le nouveau parti "*Russie démocratique*" devient une véritable alternative au parti dirigeant. A la suite de ces élections libres, les républiques soviétiques proclament leur indépendance ou leur souveraineté ; les premières revendications sont celles des républiques baltes (Estonie, Lituanie, Lettonie), puis l'Ukraine et la Biélorussie.

1991

Boris Eltsine est élu Président de la République de Russie.

29 août 1991

Le PCUS s'autodissout, Gorbatchev démissionne donc de son poste de secrétaire général.

8 décembre 1991

Les dirigeants de la Russie, l'Ukraine et la Biélorussie (les trois républiques slaves) créent la Communauté d'Etats Indépendants (C.E.I.).

25 décembre 1991

Gorbatchev démissionne de sa fonction au Soviet suprême, l'Union soviétique n'existant plus de part la création de la C.E.I.

1996

Gorbatchev se présente à la présidence de la Russie et perd contre Boris Eltsine soutenu par le général Alexandre Lebed.

Tony Kushner

Slaves !

Réflexions sur les Eternels Problèmes
Posés par la Vertu et le Bonheur

mise en scène **Jorge Lavelli**

texte français **Pierre Laville**

Collaboration à la mise en scène **Dominique Poulange**

Décor et costumes **Antonio Lagarto**

Lumière **Jacky Lautem**

Son **Jean-Marie Bourdat**

Maquillage **Catherine Nicolas**

Répétiteurs • Chant russe **Alexandre Medvedev**

Anne Fischer

Documentation historique **Annabel Poincheval**

avec par ordre d'entrée en scène

Première Babouchka • Grosse Babouchka **Isabelle Sadoyan**

Deuxième Babouchka • Madame Shastlivyi Domik **Maria Verdi**

Vassily Vorovilitch Smoukov **Michel Peyrelon**

Serge Esmereldovitch Upgobkin **Luc-Antoine Diquero**

Alexis Antedilluvianovitch Prelapsarianov **Roland Bertin**

Hippolyte Hippopolitovitch Popolitipov **Yann Collette**

Igor Tremens Rodent **Jean-Claude Jay**

Katarina Serafima Gleb **Isabel Karajan**

Bonfila Bezhukhovna Bonch-Bruevitch **Isabelle Carré**

Vodya Domik **Axelle Grelet**

Le texte de la pièce est publié
aux Editions Actes Sud-Papiers

Distribution technique

Directeur technique	Francis Charles
Régisseur général	Alain Dufourg
Régie son	Yves Grossin
Régisseur général lumière	Daniel Touloumet
Chef electricien	André Racle
Régie lumière	Pascal Etienne
	Olivier Girard
	Stéphane Hochard
	Olivier Mage
	Jean-Michel Platon
	Vincent Roudaut
Chef machiniste	Jean-Pierre Croquet
Machinistes	Tibawî Azem
	Thierry Bastier
	Pierre-François Brodin
	Christian Félipé
	Sullyvan Groussé
	John Guenin
	Guy La Posta
	David Nahmany
Accessoiriste	Georges Fiore
Habilleuses	Tassadite Chikhi
	Sonia Constantin
	Isabelle Flosi
Maquilleurs	Solweig Martz
	Gérald Mignotte
Réalisation des costumes	Brigitte Massey
avec	Armelle Ewandé
	Françoise Frapsauce
	Rémy Tremblé
Assistants du décorateur	Caroline Ginet
	Alexandre Nicolas
	Isabelle Marchand
Sculpture	Marie Dos Santos
	Denis Falgoux
Construction et réalisation des décors	Les Ateliers du Nord
Faux crânes	Kaméléon
Secrétariat technique	Fatima Deboucha

Grand théâtre

du 3 octobre
au 1^{er} décembre 1996

du mardi au samedi à 20h30
dimanche à 15h

Durée du spectacle : 1h40

sans entracte

relâche lundi

Coproduction

Théâtre national de la Colline

**I.N.A.E.M. - Ministerio
de Educación y Cultura -**

Centro Dramático Nacional - España.

**"Slavs ! Thinking
about the Longstanding
Problems of Virtue
and Happiness"**

a été commandé et créé par

**l'ACTORS THEATRE OF LOUISVILLE,
Louisville, Kentucky**

Directeur de la publication

Jorge Lavelli

Directeur de la rédaction

Alain Satgé

Assistante

Annabel Poincheval

Coordination

Claude-Emma Guillaumin

Secrétariat

Christel Gassie

Conception graphique

Michal Batory

Maquette

Corinne Tassel

Photographies

Emmanuel Robert

Laurencine Lot

Imprimerie **CL2**

Editeur

Théâtre national de la Colline

octobre 1996

Ces entreprises soutiennent
le Théâtre national
de la Colline et ont adhéré
à Colline Création

EDF GDF Services Paris Aurore
SEERI Ile de france
Editions Nathan
Eliope
UAP
CL2 Editions de l'Amandier
Paribas
Synthélabo
Dictionnaires Le Robert
Dubois International